MARIANNE LÉGER

LE JARDIN DES SOUVENIRS

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042534066
Dépôt légal : octobre 2026

Introduction

Le train avait cessé de vibrer depuis longtemps, mais Lucie gardait encore au creux du ventre le roulis obstiné des kilomètres avalés.

Ce voyage n'était pas seulement un retour vers un lieu, c'était une marche lente vers une part d'elle-même reléguée à l'arrière-salle de sa mémoire, comme ces objets de famille qu'on range dans des cartons, pour mieux les oublier. Elle n'avait pas mis les pieds en Provence depuis vingt ans. Vingt ans, c'est assez pour que les odeurs se dissipent, que les visages se floutent, et que les noms des rues perdent leurs syllabes.

Pourtant, à l'instant où elle posa le pied sur le quai, une vague entière de senteurs l'enveloppa – la poudre sèche des chemins, la lavande froissée, le romarin amer, et la sève tiède des figuiers – comme si le village lui venait au-devant, avec ses mains pleines d'été.

Lucie avait longtemps cru qu'en s'éloignant, elle se libérerait. Mais l'absence n'est pas une clôture : elle est un pont invisible, qui parfois se tend sous la brise et vous invite à le retraverser. Une lettre, reçue au printemps, écrite d'une main inconnue, avait ravivé une braise. « Il est temps de rentrer », disait-elle simplement, évoquant une promesse faite par ses grands-parents, et une vérité nichée dans le jardin. Depuis, Lucie marchait avec cette phrase dans son sac, pliée en quatre, comme un talisman et une menace.

Elle avait trente-neuf ans. Elle portait les saisons de son visage avec dignité. Les rides qu'elle n'aimait pas avaient, par endroit, le dessin des anciennes larmes. Elle avait aimé à Paris, travaillé dur, écrit des bribes de vies d'autres gens, composé des notes, des portraits, des plans, des dossiers, tout pour gagner sa vie en s'éloignant de la sienne. Mais les racines ne se laissent pas convaincre par le bruit. Elles attendent. Et quand vient l'heure, elles tirent doucement, sans rupture – juste assez pour que l'on sente où l'on doit retourner.

Ce roman est la remontée d'un fleuve intérieur, la lente navigation dans une eau où se mêlent les souvenirs et le présent.

Le jardin des grands-parents de Lucie ne fut jamais un simple rectangle de terre :

Il était une grammaire, un alphabet de plantes, un recueil de gestes et de noms. Chaque variété – rosier ancien, iris bleus, basilic doux, laurier patient, figuier généreux – racontait une histoire. Lucie avait appris, enfant, à lire ce livre-là. Puis elle avait fermé les pages.

Aujourd'hui, elle revient les rouvrir, avec une douceur et une crainte mêlée. Elle ignore encore le sens exact du secret qui l'attend, mais elle sent déjà que la vérité aura l'odeur d'une nuit d'été.

Il y a des jardins où l'on se réconcilie avant la lumière. Celui-ci est de ceux-là.

Chapitre 1 – Le Retour

Le chemin vers le village

La route se déroule comme un ruban d'ocre et de poussière, serpentant entre les collines coiffées de pins parasols. Lucie a loué une petite voiture, pratique, anonyme. Elle ouvre les vitres, laisse entrer la chaleur et le parfum du monde. Chaque virage lui apporte un souvenir en éclats, comme ces fragments de poterie qu'on retrouve, après la pluie, dans la terre retournée.

Elle ralentit près d'un champ d'oliviers, s'arrête même, le temps de poser la paume contre l'écorce noueuse d'un arbre.

« Tu n'as pas changé », chuchote-t-elle, sans savoir si elle s'adresse à l'arbre, au village, ou à sa propre enfance.

Le vent remue doucement les feuilles argentées. Ce murmure ressemble à un acquiescement.

Plus bas, le clocher émerge, net, avec ce petit air obstiné d'un index qui montre le ciel. Les toits rêvent en rouge.

Les ruelles se serrent, faites pour ralentir et se saluer.

Lucie respire, profondément, jusqu'à sentir une sorte de fatigue douce s'installer, cette lassitude des retours où l'émotion travaille plus que le corps.

Elle se souvient de la main de sa grand-mère sur la sienne, enfant, lorsqu'elles remontaient du marché avec les paniers lourds.

« Regarde, disait cette voix qui savait nommer les choses. Regarde bien, ici les pierres parlent, il faut leur laisser du temps ».

Lucie sourit.

Elle va leur parler, aux pierres, aux feuilles, à la fontaine. Elle va, surtout, écouter.

L'arrivée

La place est comme elle la rêvait – peut-être même plus petite, car les souvenirs agrandissent tout. Une fontaine ronde, une eau claire qui danse sans prétention. Deux bancs, l'un plus usé que l'autre. Un platane robuste qui donne de l'ombre au matin.

Une boulangerie aux persiennes ouvertes, où la chaleur du four fait naître un parfum de croûte dorée. Les mêmes tuiles, la même lumière.

Lucie gare la voiture le long de la place, coupe le moteur. Le silence qui suit n'est pas un silence : c'est une respiration commune, la sienne se mêlant à celle du village. Elle descend. Son sac est léger, volontairement : quelques vêtements, deux carnets, la lettre pliée, et un sécateur ancien qu'elle a retrouvé chez elle, dans une boîte à souvenirs, comme si elle avait su que ce serait le seul outil dont elle aurait besoin aujourd'hui.

Elle fait trois pas. Les regards se tournent, doucement. Il y a là un homme qui lie le journal au ruban, une femme qui rabat sa chemise blanche sur un fil, un adolescent qui fait des cercles à vélo autour de la fontaine. Dans cet échange discret, elle capte la question que tout le monde se pose :

— Est-ce bien Lucie ?

Et, derrière, une autre :

— Pourquoi revient-elle ?

Un vieux monsieur avance vers elle. Son visage est un cahier de sculptures fines.

— Vous êtes… Lucie ? La petite de Madeleine et de Victor ?

Sa voix ne tremble pas, elle danse.

— Oui, répond-elle. Oui, je suis Lucie.

Il hoche la tête, comme si cette reconnaissance rétablissait un cordon entre deux rives.

— Alors, bienvenue chez vous.

Ce « chez vous » la trouve plus vulnérable qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle sourit, incline la tête en signe de gratitude.

— Merci, dit-elle simplement.

Le jardin abandonné

La maison des grands-parents se tient au bout d'une ruelle qui descend, bordée de murosetta – ces petits murets de pierres sèches que les mains patientes ont appris à empiler. Le portail, vert passé, grince comme un vieil instrument qu'on accorde après une longue absence. Elle pose la main, hésite, puis pousse.

Le jardin s'ouvre, et c'est un monde. Un monde retourné par les saisons sans gardiens. Les allées, autrefois nettes, se sont couvertes d'herbes timides et audacieuses. Les rosiers, qui faisaient des arches comme des bras, ont pris des libertés d'enfants qui ne veulent plus dormir à l'heure dite. Le figuier, planté par Victor, a grandi, élargi son ombre jusqu'à toucher la tonnelle. Les iris, laissés à eux-mêmes, ont multiplié leurs lances vertes, comme si le sol avait voulu se souvenir encore plus fort. Et, au-dessus de tout, la glycine – cette originaire – retombe en grappes pâles qui tirent vers le bleu, même si la saison n'est pas tout à fait la leur.

Lucie s'avance, lentement, avec le soin d'une personne qui entre dans une chambre où quelqu'un qu'elle aime dort encore. Le parfum est une phrase longue. Elle ferme les yeux. Les images arrivent avec la certitude de la lumière : sa grand-mère, Madeleine, avec son tablier et sa chanson, qui coupe des feuilles de basilic du bout des doigts ; son grand-père, Victor, qui parle aux arbres comme on parle aux bêtes, avec respect, sans attendre de réponse. Les repas sous la tonnelle, la nappe qu'on épingle aux coins, le pain qu'on casse à la main, l'huile d'olive qui brille comme un petit soleil dans l'assiette ; les rires des

cousins ; le bourdonnement des abeilles. Elle rouvre les yeux. Le jardin s'est transformé, mais il n'a pas trahi. Il a attendu, à sa manière.

— Bonjour, dit-elle, sans savoir à qui elle adresse ce salut – aux plantes, aux ombres, aux fantômes bons.

Elle pose son sac sur la pierre près de la fenêtre. Le sécateur ancien, qu'elle a pris comme un fétiche, pèse juste ce qu'il faut. Elle l'ouvre, le ferme, écoute le cliquetis.

— Nous allons reprendre, doucement, murmure-t-elle.

Jeanne, la voisine

La voix arrive par-dessus le mur, vive, claire, comme un ruban qui passe d'un jardin à l'autre.

— Lucie ?

Lucie relève la tête, sourit.

— Jeanne ?

Jeanne apparaît dans l'ouverture de la petite porte latérale.

Elle a vieilli avec une netteté que Lucie reconnaît :

La beauté des femmes qui n'ont pas renoncé à marcher, à parler, à rire.

— Tu es là, enfin, dit Jeanne en lui tendant un panier. C'est pour toi. Des figues, et un peu de confiture. Je les ai faites hier.

— Merci, Jeanne.

— Je t'ai aperçue sur la place. Tu n'as pas changé… enfin, si, tu as changé, mais tu es toujours toi.

Jeanne reste un instant à regarder le jardin, comme on regarde un ancien champ de bataille où tout repousse peu à peu.

— Il a besoin de soin, dit-elle. Mais il n'a pas perdu la mémoire.

Lucie hoche la tête. Ce choix des mots lui plaît.

— Tu sais, reprend Jeanne en s'assoyant sur la marche, on s'est souvent demandé si tu reviendrais. Madeleine disait toujours que ce jardin était à toi aussi.

Le nom de la grand-mère, prononcé ainsi, vient s'asseoir dans la conversation comme une personne.

Un silence délicieux s'installe.

Jeanne regarde la glycine, et ses yeux deviennent un peu brillants.

— Tu te souviens de la nuit des lanternes ?

— Quand Victor avait suspendu les lampions dans les branches, et que vous aviez dansé jusqu'à ce que les cigales se taisent ?

Lucie rit doucement.

— Oui. Je me souviens surtout d'avoir marché pieds nus, et d'avoir eu peur des épines, et Madeleine me disait : « Les épines sont des leçons qui ne durent pas ».

Jeanne lui touche le bras, brièvement.

— Si tu as besoin, je suis là. Il y a des choses… qui ne se disent pas toujours tout de suite. Prends ton temps.

— Merci, Jeanne.

Elles se sourient. Jeanne se lève, lisse sa jupe.

— Viens ce soir, si tu veux. J'ai de la ratatouille. Et… du vin.

— On parlera un peu, ou pas. Comme tu veux.

— J'aimerais, dit Lucie.

Antoine, l'ami d'enfance

Lucie retourne sur la place plus tard, pour acheter du pain. Il fait chaud, mais la chaleur ici est une présence qui ne cherche pas à dominer, elle s'installe, s'accorde, s'assoupit et vous laisse vivre.

Près de la fontaine, elle le voit. Antoine.

Son nom lui arrive dans la poitrine avant d'atteindre la langue.

C'était le garçon aux genoux écorchés, au sourire incroyable, aux silences obstinés quand on lui parlait de départ. Il est devenu un homme. Ses épaules ont appris à porter.

Son regard – c'est là que Lucie le reconnaît vraiment – a gardé cette profondeur qui faisait croire qu'il voyait les choses un peu avant les autres.

— Lucie ?

— Antoine, dit-elle, presque sur un souffle.

Ils se tiennent tout près de l'eau, qui renvoie des reflets sur leurs visages.

Antoine pose sa main sur la pierre de la margelle, comme pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

— Je ne savais pas… que tu reviendrais.

— Moi non plus, dit Lucie. Enfin… Si, un peu. C'était devenu nécessaire.

Ils se taisent. Les mots sont des oiseaux qui choisissent leurs branches.

— La maison ? demande Antoine.

— Elle tient. Le jardin… il a besoin d'amour, mais il se souvient encore. Je crois qu'il m'attendait.

— Les jardins savent attendre, dit Antoine. Mieux que nous.

Lucie l'observe. Elle cherche sans le vouloir les contours d'un passé dans le présent : l'éclat du rire, la façon qu'il a de plisser les yeux, ce même geste pour se protéger du soleil.

— Tu es resté ?

Antoine hoche la tête.

— Oui. Mon père est tombé malade d'abord, puis… j'ai repris l'atelier. Je répare. Je… je fais en sorte que les choses durent un peu plus longtemps qu'on ne l'aurait cru.

Cette phrase, qui dira plus tard beaucoup d'Antoine, s'installe entre eux.

— Tu viens voir le jardin ? Propose Lucie, sur une impulsion.

— Antoine hésite – une seconde à peine.

— Oui.

Ils marchent côte à côte. Les vieilles pierres les saluent en silence. En passant devant la boulangerie, Lucie achète une miche rustique, sourit au visage rond de la boulangère, qui s'exclame :

— Oh, Lucie ! Et leur tend un petit sac de navettes en cadeau.

Les gens ici savent l'art d'ajouter un peu de douceur aux retours.

L'ouverture du jardin

Au portail, Lucie se retourne, tient la poignée un moment comme si elle devait prononcer un mot avant d'entrebâiller. Elle ouvre. Antoine reste dans l'allée, inspirant l'odeur des plantes – et autre chose, un peu immatériel, l'odeur d'un temps plus large que l'instant.

— Il est… magnifique, dit-il d'une voix où la surprise ne chasse pas la douceur.

— On dirait qu'il s'est défendu, murmure Lucie. Qu'il a gardé une sorte de ligne contre l'oubli.

Ils avancent. Lucie effleure les rosiers, nomme à voix basse les variétés, comme on récite des prénoms aimés.

— Celui-là, c'est « Cuisse-de-nymphe ». Madeleine riait en le disant, comme si c'était le nom d'un bonbon.

— Ici, « Centifolia ». Et ces iris… c'étaient mes préférées.

Antoine s'arrête devant le figuier.

— Tu te souviens quand on se cachait là-dessous pour compter les étoiles ? On venait ici quand les adultes pensaient qu'on dormait. On parlait de partir vivre à Marseille, d'acheter un bateau… On a grandi et on a oublié l'itinéraire.

Lucie sourit, mord dans une navette, offre l'autre à Antoine.

— On a oublié, peut-être. Ou on l'a transformé. Je ne sais pas si c'est grave.

Ils font le tour. Lucie montre la tonnelle, devenue un peu filante, qui réclame des mains et des heures. Antoine touche un poteau.

— Je peux t'aider, dit-il simplement. Pour réparer, retendre, tailler. Ça me fera plaisir.

Lucie le regarde. Elle sait déjà qu'elle dira oui, mais elle prend une seconde pour apprécier le geste, qui n'est ni une obligation ni un devoir, juste une offrande mesurée.

— Merci, Antoine. J'aimerais beaucoup.

La lettre

Après le départ d'Antoine – qui promet de revenir le lendemain avec des outils –, Lucie reste seule avec la lumière finissante. Les ombres s'étirent comme des chats repus. Elle sort la lettre de son sac, cette feuille qu'elle n'a pas osé déplier depuis la gare.

Elle la tourne dans ses mains, reconnaît le papier un peu épais, l'écriture régulière, les pleins et les déliés d'une personne qui a appris à

écrire avant que les claviers ne s'en mêlent. Elle sait déjà quelques mots, puisqu'elle les a lus au printemps. Pourtant, ce soir, la lettre a une texture différente. Le jardin près d'elle lui donne du poids, comme si ces mots allaient enfin trouver un sol où se poser. Elle l'ouvre. Lucie, il est temps de rentrer. Dans le jardin de vos grands-parents se trouve quelque chose que Madeleine voulait vous confier. Victor aussi, mais il n'a jamais su quand. Je ne suis pas sûre que ce soit un secret honteux. C'est un secret patient. Il vous attend. Il n'y a que ça, et une signature : « A. » Une initiale. Lucie calcule, presque malgré elle, le nombre de personnes qui pourraient se cacher derrière. Elle pense à Antoine, puis elle sourit : non, sa façon de parler n'a pas ce rythme-là, sa main n'a pas cette inclinaison. Elle pense à Jeanne, mais la voix de Jeanne est plus ronde, moins retenue. Elle pense au maire, au vieux monsieur du journal, à la boulangère. Elle se dit qu'elle n'a pas besoin de savoir tout de suite. La lettre a accompli son geste : elle a rappelé. Lucie glisse la feuille dans son carnet, puis marche jusqu'au coin où Madeleine gardait les graines. La petite armoire, en bois clair, porte encore des étiquettes écrites au stylo : Basilic doux, Thym-citron, Capucines, Coquelicots. Elle l'ouvre. Des sachets, une boîte métallique, un petit carnet aux couvertures tachées de terre. Elle le prend. À l'intérieur, des listes, des dessins de feuilles, des notes : Arroser le matin, pas trop, écouter les pattes des araignées. Les iris viennent toujours quand on croit que rien ne viendra, ne pas confondre l'absence et la patience. Cette dernière phrase la traverse. Elle referme le carnet, le garde contre elle, comme on garde un livre qui devient un cœur.

Première taille

Le lendemain, Lucie se lève tôt. Le matin ici est une promesse bien tenue : la lumière s'installe avec douceur, la fraîcheur vous embrasse puis vous lâche sans brutalité. Elle enfile une chemise claire, serre ses cheveux, prend le sécateur. Elle commence.

Elle taille, mais avec l'humilité d'une débutante qui sait ce qu'elle ne sait pas. Elle coupe, fait des gestes mesurés, oublie parfois, puis se reprend. Elle parle aux rosiers, non pour se rassurer, mais parce que l'acte a besoin d'une voix.

— Voilà, dit-elle. On enlève ce qui empêche, on garde ce qui promet.

Jeanne passe la tête par la petite porte, sans entrer.

— Tu as commencé, je vois.

— Je fais lentement. Je crains de couper trop, ou trop peu.

— Le jardin te le dira, répond Jeanne. Il a mille façons de parler.

Lucie rit.

— Tu es poète, Jeanne.

— Non. Je suis une vieille femme qui a appris à lire où il fallait.

Antoine arrive plus tard, avec un sac d'outils. Il salue, regarde, propose. Il monte sur un escabeau, retend une tige, ajuste une corde.

Lucie l'observe, apprend. Ils travaillent dans un échange fait de mots et de gestes courts.

— Tiens, dit Antoine en lui montrant la coupe d'une branche. Vois le bois. Ici, c'est sec ; là, c'est vivant. Coupe là où la vie sera la moins chagrinée.

— La vie la moins chagrinée… C'est beau.

— J'essaie d'être juste, dit-il, un peu embarrassé par le compliment.

Ils s'arrêtent pour boire de l'eau à la fontaine, sur la place. L'eau est froide, comme un rappel à l'ordre du corps.

— Tu restes longtemps ? demande Antoine.

Lucie regarde la lumière glisser sur la pierre.

— Je ne sais pas. J'ai donné ma démission. J'ai… besoin de rester, pour le moment. Pour… nettoyer. Pour écouter.

Antoine incline la tête.

— Alors, on prendra le temps.

Le café du matin

Les jours suivants s'installent. Lucie marche jusqu'au café chaque matin, commande un noir corsé, s'assoit dehors. Elle tient un carnet, mais elle n'écrit pas encore.

Elle regarde. Elle écoute les conversations, le fil discret de la vie qui se déroule sans emphase.

Un homme, la soixantaine, arrive avec un bouquet de lavande, le dépose sur le comptoir pour la patronne, qui rit et lui dit qu'il exagère.

Une femme, au téléphone, parle à sa sœur d'un courrier qu'elle n'a pas encore osé ouvrir.

Un jeune lit un livre qu'il a pris à la bibliothèque, son doigt glisse sur les lignes comme pour leur donner une texture.

Lucie se sent appartenir, sans que la possession soit réclamée. Elle n'est pas une intruse. Elle est une revenante.

Et les revenants ici, on les installe, on leur verse un café, on leur pose des questions tranquilles.

— Tu es la petite de Madeleine, dit le patron en posant son deuxième café sur la table. Je suis content que tu sois là. Elle disait toujours que tu avais les yeux qui voyaient loin.

Lucie sourit, touche la tasse, lève les yeux vers lui.

— Merci. Je… j'essaie de voir juste.

— Tu verras, le jardin t'aidera. Ici, tout est… plus lisible.

Les souvenirs précis

Entre les tailles et les promenades, les souvenirs reviennent. Ils ne sont pas tous lumineusement doux. Certains portent une aspérité, une pierre dans la chaussure.

Elle se revoit, assise au pied du figuier, le jour où sa mère est partie plus longtemps que prévu. Madeleine avait posé une main sur ses